

Illustration du psychodrame

Fête de famille, Thomas Vinterberg

Les idiots, Lars von Trier

Gilles Marsolais

Numéro 93-94, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24161ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (1998). Compte rendu de [Illustration du psychodrame / *Fête de famille*, Thomas Vinterberg / *Les idiots*, Lars von Trier]. *24 images*, (93-94), 48–49.

ILLUSTRATION DU PSYCHODRAME

PAR GILLES MARSOLAIS

FÊTE DE FAMILLE ■ Thomas Vinterberg
LES IDIOTS ■ Lars von Trier

Ces deux films ont été réalisés avec la volonté de respecter le «Vœu de chasteté», c'est-à-dire les dix règles contenues dans le manifeste Dogme 95, d'un collectif de réalisateurs fondé au printemps 1995, auxquelles sont soumis ses signataires et qui visent à contrer l'académisme largement répandu dans le cinéma aujourd'hui. Ces règles se ramènent à ceci: rejet du studio, des décors rapportés et des accessoires; obligation de produire le son conjointement avec les images ou vice versa, et non séparément; seule est autorisée la musique *live* (intradidgétique), présente là où la scène est tournée; il faut utiliser la caméra à l'épaule et la prise de vues doit se soumettre au film, c'est-à-dire au sujet et à la situation, et non l'inverse («le tournage doit avoir lieu là où le film a lieu»); obligation de recourir à la couleur, mais rejet de tout éclairage spécial (non préexistant) autre qu'un simple spot fixé à la caméra, lorsque les conditions l'exigent; rejet des filtres et des trucages; le scénario doit être dépourvu d'action superficielle (les meurtres, comme les armes, sont prohibés) et son action doit avoir lieu «ici et maintenant»; les films de genre sont à proscrire; le format final du film doit être en 35 mm standard (ce qui n'interdit pas le recours à la vidéo) et le réalisateur ne doit pas être crédité au générique pour son travail.

En somme, comme il est écrit dans le texte de présentation de Dogme 95, il s'agit de reprendre l'idée de la Nouvelle Vague française du début des années soixante qui a aussitôt échoué sur le rivage parce qu'elle était empêtrée dans ses fondements mêmes, dans l'individualisme et une conception bourgeoise de l'art. Les bouleversements technologiques favorisent aujourd'hui une véritable démocratisation de l'art cinématographique, mais il importe de contrer cette tentation de l'individualisme, de l'*ego trip* décadent. Il importe aussi de rejeter par tous les moyens les illusions cosmétiques du cinéma dominant. Dogme 95 compte y parvenir avec son «Vœu de chasteté».

Certes, il convient de prendre ce manifeste avec un grain de sel, d'autant que les cinéastes eux-mêmes s'en amusent tout en relevant les défis qu'il pose. Du moins, il a le mérite de vouloir secouer de sa torpeur un cinéma soi-disant international, auquel n'échappe pas le cinéma danois, devenu terriblement conformiste dans sa façon d'aborder des sujets au déroulement prévisible et de les filmer, lorsqu'il ne cède pas tout bêtement à l'attrait du clinquant et du superficiel avec des histoires à dormir debout. Le Festival a tenu à marquer le coup en intégrant à sa Compétition officielle les deux films produits à ce jour par Dogme 95. C'est comme si deux films québécois audacieux étaient sélectionnés la même année!



Fête de famille, un exercice de style qui parvient néanmoins à cerner la vérité des personnages.

Dogme 1: Fête de famille

Dans un manoir, quelque part dans la campagne danoise, on s'apprête à célébrer dignement et avec faste, avec les membres de la famille élargie et les amis, le soixantième anniversaire du chef de famille et propriétaire des lieux, Helge Klingenfelt, riche industriel. Tandis que le cadet ne semble pas le bienvenu, Christian, le fils aîné, est chargé de prononcer un discours en souvenir de sa sœur jumelle décédée l'année précédente. Tout ne se déroulera pas comme prévu, et la fête sera l'occasion de faire apparaître au grand jour une vérité jusque-là tenue secrète.

Tel est le propos de ce film de Thomas Vinterberg, dont c'est le second long métrage et qui a lui-même fêté tout juste ses 28 ans pendant le Festival. Voilà déjà un parcours exceptionnel et il devient alors intéressant de voir comment le cinéaste s'est dépatouillé avec son Vœu de chasteté. Conjointement au respect des conditions d'éclairage naturel, il a centré son attention sur des aspects importants, dont le rapport des acteurs à la caméra et la vérité de leurs personnages.

Pour faire surgir la vérité de ses personnages, il a mis en pratique certains principes hérités du cinéma direct comme le recours à l'improvisation (impliquant l'obligation pour la caméra de suivre les acteurs, de s'adapter à eux, plutôt que l'inverse) et le tournage en continuité (certaines prises de vues ont duré jusqu'à 45 minutes). Il va sans dire que le jeu des acteurs se trouve modifié par ce dispositif.

En accord avec le sujet, une fête qui dégénère de façon dramatique, au point de faire émerger une vérité étouffée, le but recherché ici n'est pas la production d'une image «chromée», mais la vérité des personnages qu'il s'agit de traquer et de cerner, en créant un environnement propice à l'éclosion de cette vérité et en misant sur une modification du jeu des acteurs. «Mon but suprême, dit Thomas Vinterberg, est de forcer la vérité à sortir de mes personnages et du cadre de l'action (...) par tous les moyens disponibles et au prix de tout bon goût et de toutes considérations esthétiques.» (Vœu de chasteté) Au terme de cet exercice, les acteurs estiment que ce dispositif n'a pas été contraignant pour eux, qu'il les a incités et aidés effectivement à renouveler leur jeu.

Bien évidemment, pour juger de la validité d'une telle expérimentation, il faut laisser au placard les critères esthétiques habituels qui déterminent le « bon goût » et qui sont ceux du cinéma commercial dominant (avec son obsession d'une image outrageusement lumineuse et stable). Il faut aussi oublier les quelques coquetteries de Dogme 95 (dont le pseudo-anonymat du réalisateur), et ce que certaines de ses contraintes peuvent avoir d'artificiel, pour se concentrer sur l'essentiel de ce qui est en jeu ici, tel qu'énoncé plus haut.

Fête de famille n'est surtout pas un film séduisant. En s'attaquant à la structure familiale, au moyen d'un langage brut, il ne cherche pas à plaire au spectateur. Le problème de l'inceste n'est pas nouveau, mais la façon de l'aborder ici avec une insistance obstinée, comme un rituel expiatoire, pour vaincre la loi du silence de cette tribu, tranche avec le ton convenu que l'on adopte généralement pour en parler. Il en est de même de la description des attitudes racistes: impossible d'y échapper, même si on la voit venir, tellement elle est culottée et crue, comme une claqué au visage. Voilà des images qui décoiffent.

Par contre, même si les acteurs sont excellents, on peut douter que ce dispositif inhabituel soit allé chercher quelque chose de profond en eux. Dans la mesure où affleure ici et là un côté potache dans la mise en scène hyper-nerveuse, avec sa caméra affolée et ses déformations visuelles dues à l'objectif grand angulaire, avec son récit haché par des coupes brutales, le film se révèle plutôt un exercice de style spectaculaire, qui ne suscite que peu l'adhésion au drame qu'il évoque.

Dogme 2: Les idiots

Retranchés dans une villa, les membres d'un groupe non défini emploient l'essentiel de leur énergie à explorer la réalité de l'idiotie, avec ses bons et ses mauvais côtés. Ils agissent ainsi pour se ressourcer ou simplement pour protester contre la société bourgeoise. Une jeune femme, Karen, fait leur connaissance à l'occasion de l'une de leurs sorties en ville au cours desquelles, sous la forme d'un jeu cruel, ils confrontent la société à leur interprétation de l'idiotie. D'abord dégoûtée, elle se laisse prendre au jeu et trouve auprès d'eux une forme de réconfort dont elle a grand besoin. Mais en débordant dans la sexualité, ce jeu deviendra de plus en plus exigeant pour chacun, au point d'envahir leur vie personnelle et de redéfinir le groupe. À la fin, par solidarité envers le collectif, Karen acceptera même de passer un test décisif chez elle, devant ses parents.

Les idiots, ce film de Lars von Trier réalisé en fonction des règles de Dogme 95, n'a rien à voir avec *Breaking the Waves* qui avait remporté le Grand Prix du jury en 1996. Qui plus est, il a été tourné en vidéo, puis transféré sur support film de format 35 mm (d'où les plaques de couleurs — évidemment inesthétiques — qui apparaissent sur certains visages à l'occasion et qui sont dues à un éclairage inadéquat). C'est dire le risque auquel a consenti Lars von Trier qui était lui-même à la caméra durant les six semaines de tournage. Aussi, il a accordé une bonne marge de manœuvre à ses interprètes, afin de « laisser la vie intérieure des personnages justifier l'intrigue », selon les préceptes de Dogme 95 qui préconise de renoncer au contrôle. Ces contraintes convenaient bien au sujet qui mise davantage sur l'improvisation que ce n'est le cas dans le film de Vinterberg.



Volontairement provocateur, *Les idiots* de Lars von Trier vise à confronter le spectateur à ses propres préjugés.

Lars von Trier qui est lui-même paranoïaque (ou qui s'arrange pour le faire croire) précise que dans son film l'idiotie désigne tout ce qui est étrange. Ce qui est un vaste programme et source d'un certain flottement, sinon d'une ambiguïté certaine, puisque le film semble établir une corrélation entre idiotie, bêtise et infirmité. Pour expérimenter en public les possibilités et les limites de l'idiotie, certains membres du groupe se transforment en infirmes qui ont des difficultés d'élocution ou de locomotion; ailleurs, le groupe se mêle à d'authentiques trisomiques. Les passages qui se nourrissent de cette confusion entre des réalités différentes sont certainement les plus déroutants.

Volontairement provocateur, ce film vise à confronter le spectateur à ses propres préjugés. À mi-chemin entre la vérité et le mensonge, entre le psychodrame et son illustration (incluant des scènes *hard* de partouze), il se termine sur une séquence au cours de laquelle la fragile Karen, dépressive, se mesure à ses parents et à sa famille, en mettant en pratique les préceptes du groupe: même si ça ne fonctionne pas très bien, il s'agit pour elle d'une démarche qui suggère une fonction de libération, de catharsis.

Indépendamment de leurs défauts et mérites respectifs, et de l'application parfois artificielle des règles de Dogme 95, ces deux films danois manifestent une volonté réelle de libérer le cinéma de son académisme pour permettre aux réalisateurs de retrouver leur liberté. C'est déjà beaucoup. ■

FÊTE DE FAMILLE

Danemark 1998. Ré.: Thomas Vinterberg. Scé. et dial.: Thomas Vinterberg et Mogens Rukov. Phot.: Anthony Dod Mantle. Mont.: Valdis Oskarsdottir. Son: Morten Holm. Int.: Ulrich Thomsen, Henning Moritzen, Thomas Bo Larsen, Paprika Steen, Birthe Neumann, Trine Dyrholm. 105 minutes. Couleur.

LES IDIOTS

Danemark 1998. Ré. et scé.: Lars von Trier. Phot.: Lars von Trier. Mont.: Molly Malene Stensgaard. Son: Per Streit. Int.: Bodil Jorgensen, Jens Albinus, Anne Louise Hassing, Troels Lyby, Nikolaj Lie Kaas, Henrik Pripp, Luis Mesonero, Louis Mieritz, Knud Romer Jorgensen, Trine Michelsen, Anne-Grethe Bjarup Riis. 117 minutes. Couleur.